

Le moment décisif et terrible était arrivé. Je franchis le Rubicon. Je déclarai mon amour pour Marguerite, et j'ajoutai que je serais le plus fier et le plus heureux des hommes si j'avais l'honneur et le bonheur d'obtenir sa main... Ayant ainsi parlé, j'attendis. La physionomie de la baronne exprimait un redoublement de hauteur. Je vis sur les lèvres de son fils un sourire moqueur qui valait un soufflet et qui me fit monter le sang au visage. Je me dominais cependant, j'imposai silence à ma colère et j'attendis mon arrêt... Madame de Capellen ne me le fit pas attendre longtemps. Sa réponse brève, polie dans la forme, fut écrasante d'ironie contenue. Je ne saurais me rappeler les paroles mêmes de cette réponse, mais le sens était celui-ci : " Je ne prétends nullement, monsieur, que vous soyez un aventurier ; peut-être êtes-vous ce que vous dites ; je l'ignore, n'ayant d'autre garant que votre parole, qui est pour moi la parole d'un inconnu. Vous me demandez, dans de telles conditions, la main d'une jeune fille de grande maison et de grande fortune. C'est là une démarche qui ne saurait être prise au sérieux ; le mieux est donc de la regarder comme non avenue... Je ne me reconnais en aucune façon le droit de vous conseiller, peut-être cependant vous trouveriez-vous bien, à l'avenir, d'user de plus de réserve et de mettre plus de réflexion et de circonspection dans vos actes." Madame de Capellen, en terminant ce petit discours, se leva. C'était une façon très-claire de me faire comprendre que l'audience, surprise par moi plutôt qu'obtenue, était terminée. Il faut bien vous l'avouer, baron, dussé-je vous paraître très ridicule, je ne trouvai pas un mot à répondre. Je saluai la baronne, je regardai bien en face le géant, qui se frottait les mains d'un air de jubilation méchante, et je battis en retraite, la tête haute, mais la rage dans le cœur. J'étais furieux et j'étais désespéré. Pendant quelques minutes, le violent orage qui grondait dans mon âme, me rendit incapable de tout raisonnement suivi. Quand le calme me fut enfin revenu, je fis mon *mea culpa*, je confessai que je venais d'agir comme un niais, que j'avais non-seulement reçu une humiliation méritée, mais encore compromis gravement mes intérêts à venir, et j'ajoutai, en forme de conclusion, que, lorsque le vicomte de Cavaroc, parfaitement ruiné, voulait épouser Marguerite de Capellen, millionnaire, c'était d'elle seule qu'il fallait l'obtenir, et non de sa famille. Je me souviens même que je m'écriai, dans un transport impétueux : " Le dernier mot de tout ceci n'est pas dit ! Famille orgueilleuse que je déteste, j'aurai votre fille malgré vous ! je le jure à moi-même, et je tiendrai mon serment ! "

— Bravo ! vicomte ! interrompit Lascars, voilà une apostrophe qui me plaît ! J'aime à vous entendre parler ainsi... il est impossible qu'une résolution prise et formulée avec une si belle énergie, ne conduite pas un peu plus tôt ou un peu plus tard au succès ! Continuez, vicomte continuez... je m'intéresse à votre récit plus que je ne saurais dire.

— Grand merci de cet intérêt ! répondit Cavaroc vos suffrages me sont précieux, ils suffiraient pour me fortifier si le courage me faisait défaut.

Le vicomte rempli de vin de Xérès, couleur de topaze brûlée, un des verres à pattes en forme de tulipes ; il le vida d'un trait, puis il reprit :

— " J'écrivis, séance tenante, un billet touchant et passionné que je destinai à Marguerite. Je racontais à la jeune fille le triste résultat de la démarche tentée par moi auprès de la baronne... Je lui peignais mon désespoir amer, incurable, je lui faisais force serments d'éternel amour, et je terminais en affirmant que ma mort serait certaine et prompte, si ma bien-aimée devait me retirer son cœur. Cette lettre achevée, je la relus. C'était un chef-d'œuvre ! Oui, baron, un vrai chef-d'œuvre qui m'attendrait au point de faire couler mes larmes ; je ne les retins point et elles laissèrent sur le papier des traces éloquentes auxquelles nulle femme ici-bas n'aurait été capable de résister. Je pliai et je cachetai ma missive dont j'attendais le meilleur résultat ; seulement, une difficulté se présentait : Comment la faire parvenir à son adresse ? Je cherchai, et bientôt je crus avoir trouvé... Il y avait grande fête, le même soir, au Cursaal. Sans doute la baronne et Marguerite y viendraient... Il me serait impossible, je le

savais bien, de danser avec la jeune fille, mais au milieu du mouvement d'un bal, je saurais faire naître une occasion de m'approcher d'elle, et de la prévenir par un signe mystérieux, et de glisser ma lettre dans sa main complice. Un peu ranimé par cette espérance, j'arrivai au Cursaal l'un des premiers et je me plaçai en observation. Pendant plus de deux heures, mon attente fut vaine ; la baronne de Capellen et Marguerite ne paraissaient pas. Tout à coup je tressaillis. Une main lourde venait s'appuyer d'une façon brutale sur mon épaule, avec assez de force pour me faire ployer à demi. Je me retournai brusquement, prêt à châtier celui, quel qu'il fût, qui venait de se permettre à mon égard une agression si imprévue et si inconvenante ; ma colère naissante tomba pour faire place à l'étonnement quand je vis en face de moi les figures tout à la fois farouches et railleuses des deux gigantesques jeunes gens, Valentin et Karl Capellen. Ils étaient l'un et l'autre parfaitement calmes. Un mauvais sourire écartait leurs lèvres épaisses, et l'aîné, de la même main qui m'avait touché l'épaule, caressait ses moustaches blondes. J'allais parler : il ne m'en laissa pas le temps.

— Monsieur... dit-il.

" Il eut l'air de chercher dans sa mémoire, puis il ajouta :

— Excusez-moi... votre nom m'échappe... Veuillez me le rappeler, je vous prie.

— Le vicomte de Cavaroc, répliquai-je.

— Le vicomte de Cavaroc, soit, puisque c'est ainsi que vous vous faites appeler... reprit-il avec impertinence. Eh bien ! monsieur le vicomte, nous désirons, mon frère et moi, avoir avec vous un court entretien.

— Je suis à vos ordres, messieurs.

— Suivez-nous donc... continua Valentin, car, au milieu de cette foule, on s'expliquerait malaisément.

Les deux frères se dirigèrent vers un petit salon attenant aux sales de jeu, et qui se trouvait en ce moment à peu près désert. Je marchai très préoccupé, je dois en convenir, de ce qu'allait être cette explication avec deux hommes qui, sans le moindre doute, étaient mes ennemis. Aussitôt que nous eûmes franchi tous trois le seuil de la petite pièce, Valentin se retourna :

— Monsieur, me dit-il d'un ton qu'il voulait rendre foudroyant, ce n'est pas nous que vous comptiez voir ici cette nuit ?... ce n'est pas nous que vous attendiez ? cela est-il vrai ?

— Monsieur le baron, répliquai-je très froidement, je ne dois compte de mes actions et de mes pensées qu'à moi seul.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria le géant, vous m'en devez compte, à moi, quand ces actions et ces pensées se rapportent, directement ou indirectement, à l'un des membres de ma famille. Or, si vous êtes au Cursaal en ce moment, c'est que vous aviez l'espoir que ma mère et que ma sœur y viendraient. Ceci me déplaît, monsieur, à moi, l'aîné des Capellen... Voilà ce que je veux vous dire.

— Ceci vous déplaît, monsieur le baron !... répétais-je avec ironie, c'est un malheur, mais que puis-je y faire ?

— Vous pouvez éviter qu'une chose qui ne me convient pas se renouvelle à l'avenir... vous pouvez vous rendre à l'invitation que je vais vous adresser.

— Et cette invitation ?

— C'est de quitter Aix-la-Chapelle dès demain.

— La demande était tellement inattendue, la prétention si exorbitante que, malgré la gravité de la situation, je souris.

— Prenez garde, monsieur, reprit Valentin avec colère, prenez garde !

— A quoi, monsieur le baron ?

— A la manière dont vous allez me répondre. Etes-vous prêt à quitter la ville ? Oh ! pas d'hésitation ! pas de détours ! êtes-vous prêt, oui ou non ?

— Non, monsieur le baron, non ! cent fois non.

— Ainsi, vous refusez de partir ?

— Oui, cent fois oui !

— Je saurai vous y contraindre... ou plutôt je ferai mieux.

— Comment cela, monsieur le baron ?

— Quoiqu'il soit toujours pénible pour un homme tel que moi de se commettre avec un in-

connu, je vous ferai l'honneur de me battre avec vous... et je vous tuerais...

" Je devais être pâle comme un linceul ; mon cœur battait dans ma poitrine à me faire croire qu'il allait se briser. J'éprouvais une féroce envie de m'élançer sur le géant, quoiqu'il fût de taille et de force à m'étouffer en fermant les bras ! de le saisir à la gorge et de l'étrangler ! quand je l'entendis parler de duel, j'ouvris la bouche pour lui répondre : " Vous avez votre épée, j'ai la mienne, n'attendons ni une heure, ni une minute, battons-nous ! battons-nous à l'instant !... " Mais la réflexion m'arrêta. Un duel avec le frère de Marguerite rendait impossible, quelle que fût l'issue du duel, le mariage que je convoitais, mon intérêt et mon amour me dictaient donc impérieusement une ligne de conduite dont je ne pouvais pas m'écarter. Je me fis violence ; j'enfonçai mes ongles dans la chair de ma poitrine, sous les dentelles de mon jabot ; j'imposai silence aux battements de mon cœur et je répondis :

— Le frère de mademoiselle de Capellen est sacré pour moi !... Jamais, quoi qu'il fasse, je ne tirerai l'épée contre lui.

— Monsieur, reprit ensuite l'aîné des géants avec une expression d'indigne mépris... si j'avais pu conserver l'ombre d'un doute à votre sujet, ce doute s'évanouirait présentement... vous avez volé le nom et le titre que vous portez !... vous n'êtes point un gentilhomme, vous êtes un faquin ! un gentilhomme a du sang dans les veines, et vous n'en avez pas !... un gentilhomme est brave, et vous êtes un lâche !...

Comment me fut-il possible de rester maître de moi et de ne pas plonger mon épée jusqu'à la garde dans le cœur de Valentin, au moment où il me souffletait en plein visage par ces odieuses paroles ? Je ne me charge pas de vous l'expliquer. Sans doute je me dis : La véritable vengeance à tirer de cet homme est de prendre sa sœur malgré lui... Toujours est-il que je balbutiai d'une voix tremblante le ridicule adage avec lequel les poltrons essayent de sauvegarder leur couardise :

— Il y a souvent plus de vrai courage, monsieur le baron, à supporter une insulte qu'à mettre l'épée à la main... balbutiai-je.

Valentin me toisa de bas en haut, et ses yeux exprimèrent un immense dégoût.

— J'ai honte de penser, murmura-t-il, que je consentais tout à l'heure à croiser le fer avec cet homme ! c'était déshonorer mon épée !...

Puis s'adressant à moi, il ajouta :

— Maintenant, monsieur, voici mes ordres, et, si vous tenez à la vie, n'oubliez pas qu'il faut les suivre ! Je vous défends de vous souvenir que mademoiselle de Capellen existe ! Je vous défends de prononcer son nom ! Je vous défends de chercher à la revoir !... Une désobéissance serait votre arrêt ! vous voilà prévenu... Faites une démarche pour vous rapprocher de ma sœur, une seule, et je jure de vous tuer comme un chien, d'un coup d'épée ou de pistolet, sans miséricorde et sans remords !...

— Là-dessus Valentin reprit le bras de son frère et tous deux, me tournant le dos, sortirent ensemble du petit salon... Je tombai sur un siège et j'y restai pendant un temps assez long, muet, absorbé, anéanti, et plus semblable, je le suppose, à un cadavre qu'à un vivant... Au bout d'une heure je revins à moi, et alors une fièvre ardente succéda à cette prostration du corps et de l'âme. L'idée me vint que j'allais mourir... Je la chassai brusquement, et je me dis, presque à voix haute :

— Allons donc !... Est-ce qu'on meurt quand on veut conquérir à la fois la fortune et la vengeance ?...

Je ne parlais pas de l'amour ! C'est qu'en effet je n'aimais plus... Ma tendresse pour Marguerite venait de disparaître, engloutie en quelque sorte dans ma haine pour Valentin... Je songeais désormais uniquement à la lutte que j'allais engager, moi faible, isolé, presque sans ressources, contre une famille riche et puissante, la première de la ville, sans contredit, par son rang, son influence et son crédit... L'argent est le nerf de l'intrigue comme il est celui de la guerre... c'est un vieux proverbe qui l'affirme, et les proverbes ont toujours raison... La somme que je possédais était certainement insuffisante pour entrer en campagne et commencer les hostilités. Je ne m'en inquiétai pas un instant.